

S
Y
N
T
H
È
S
E

CULTURES DE LA NATURE NATURES DE LA CULTURE

*SUBALTERNITÉS ET MILIEUX VIVANTS
DANS LES RURALITÉS*

Fabrique du Viala, Lanuéjols, 3,4 et 5 octobre 2024



SOCIÉTÉ ÉCOLOGIQUE
DU POST-URBAIN

Compagnie
L'hiver
nu.

LES ENCHEVÊTRÉES



SOMMAIRE

- 01 INTRODUCTION : INTENTIONS ET RÉSUMÉ DES PREMIÈRES RENCONTRES :
- 02 APÉRO-DISCUSSION : COMMENT DÉSURBANISER ET RÉEMPAYSANNER LES PRATIQUES ET LES RÉCITS ? COMMENT FAIRE MI-LIEUX ?
 - 02 Pour désurbaniser, désapprendre et déconstruire les mythes métropolitains
 - 03 Remettre les savoir-faire au coeur des pratiques pour réempaysanner
 - 04 Faire autrement selon d'autres modèles de gestion, d'institutions, de délégations
- 05 ATELIER BOULE DE NEIGE : REPOLITISATION DES COMMUNS PAR L'APPORT DES CULTURES PAYSANNES AUX DESSEINS DE SUBSISTANCE, DE RECONNAISSANCE, DE PUISSANCE
 - 05 Milieux communs : repolitiser le quotidien par la subsistance et les corps (groupe 1)
 - 06 Milieux communs : l'apport non conventionnel des cultures paysannes (groupe 2)
- 08 RETOURS EN PLÉNIÈRE : DU PROCESSUS À LA PROGRESSIVE MISE EN POLITIQUE
 - 08 De l'importance de la mise en mouvement
 - 09 Comment engager une mise en politique ?
 - 10 Penser collectivement les modes d'expression et de transmission



INTRODUCTION : INTENTIONS ET RÉSUMÉ DES PREMIÈRES RENCONTRES

La crise écologique est aussi une **crise de la sensibilité**, ainsi que le rappellent Baptiste Morizot et Estelle Zong-Mengual, une crise de l'imagination et du sensible, tout autant qu'une crise des récits et des formes culturelles qui nous relie plus largement aux autres formes de vie (animale, paysagère, végétale, etc.). Il y a de ce fait urgence à repenser conjointement d'**autres cultures de la nature mais aussi d'autres natures de ce qui fait culture** : des cultures qui, entremêlant histoires et récits largement segmentés et minorisés du vivant, sont capables, telles les **cultures paysannes et artisanales, mais également queer, féministes et décoloniales**, de déjouer l'instrumentalisation des rapports nature/culture et de dépasser les dichotomies et les oppositions entre nature et contre-nature.

Tel a été l'objet premier de cette rencontre et du partage proposé durant ces trois jours imaginés par la **Compagnie L'hiver nu** à la **Fabrique du Viala** en Lozère : une invitation à approfondir ensemble les perspectives développées par le **Mouvement Post-Urbain** depuis maintenant quatre années, défendant la nécessité de **l'alliance de tous les subalternisés autour de cultures rurales** en particulier, ici par les **arts des milieux et les expériences du vivant**, avec le concours premier de Barbara Métais-Chastanier.

À cette fin, les trois journées se sont organisées autour de différents dispositifs et activités collectives : marches et randonnées, ateliers pratiques, lectures... le tout ponctué de quelques festivités (DJ set, concerts, banquet...). Cette synthèse reprend les trois grands temps de réflexions et de discussions collectives : l'apéro-discussion (3 octobre), l'atelier boule de neige (5 octobre) et la restitution des rencontres en plénière (5 octobre).





APÉRO-DISCUSSION : COMMENT DésURBANISER ET RÉEMPAYSANNER LES PRATIQUES ET LES RÉCITS ? COMMENT FAIRE MI-LIEUX ?

Intervenants : Irène Delaporte (Fédération départementale des foyers ruraux de Lozère), Baptiste Etard (L'Hiver Nu), Guillaume Faburel (Mouvement Posturbain), Barbara Métais-Chastanier (Les Enchevêtré-e-s), Véronique Nunge (Épi de Mains), Claire Perraudau (L'Hiver Nu), Valérie Renaud (Scènes croisées de Lozère), Kioumars Shoara (représentant de la Confédération paysanne), Christian Sunt (Aderoc-Fruits oubliés), Justine Wojtyniak (Cieretourdulyse)

1. Pour désurbaniser, désapprendre et déconstruire les mythes métropolitains

La première idée forte esquissée dans les discussions est la nécessité, pour désurbaniser puis réempaysanner, de **se défaire des mythes, imaginaires et manières d'être institués par les mondes métropolitains**. Le dessin des métropoles comme réseau de refuges - et avec lui l'idée de voyager de métropole en métropole - est encore très prégnant, et ce particulièrement dans le(s) monde(s) de la culture : la ville apparaît encore à la fois comme oasis de la sphère artistique, condition de leur réalisation matérielle et spirituelle (le bouillonnement intellectuel et artistique ne serait favorisé qu'en métropole). L'incidence majeure de ce mythe de la ville libératrice est de placer métropole et ruralités aux deux extrémités d'un même spectre, celui de la modernité. Du fait de ces récits métropolitains encore très présents, **les ruralités restent représentées comme figées ou en retard, associées aux « vieilles terres et vieilles racines »** (Guillaume Faburel).

Ces représentations ont aussi pour conséquence la justification de l'imposition d'un modèle productiviste aux ruralités agricoles : mécanisation et prisme des rendements sont justifiés par la nécessité de nourrir les villes industrialisées, et ainsi permettre au progrès et à la modernité d'exister, en métropole.

De ce constat sur les rapports asymétriques entre villes et ruralités en naît un second : si l'autonomie alimentaire des cent premières villes de France n'est estimée qu'à trois jours, si des métropoles s'enfoncent sous leur propre poids, si ce n'est pas en elles que réside la clé de la subsistance et d'adaptation à la crise climatique, **c'est bien au sein des ruralités que se joue la question du changement, changement d'échelle, de modèle, de pratiques**. Ces constats ont soulevé la question du réempaysonnement des ruralités, de remise au cœur des préoccupations d'une forme de vie que la géographie impose à courte échéance.



2. Remettre les savoir-faire au coeur des pratiques pour réempaysanner

La question du réempaysannement des ruralités est abordée au prisme **d'un changement de modèle et de retour à des savoir-faire paysans**. Centrés autour du questionnement de ce qui compose « *nos existences quotidiennes, à côté des vies mondialisées* » (Barbara Métais-Chastanier), les propos véhiculent la nécessité de **réintroduire des apprentissages de savoir-faire, d'écoles** (ont été abordées par exemple la réintroduction d'une école de la vannerie en Lozère à la fois lieu de rencontre et de réapprentissage des savoir-faire oubliés de la vannerie et du rempaillage ainsi qu'une initiative de revalorisation des savoirs de castanéculture, menacés de disparition en raison de la baisse de population).



De fait, la création de lieux dédiés à la transmission et au réapprentissage de l'autonomie (Christian Sunt), réfléchir véritablement à la transmission des savoirs comme à celle des terres semblent pouvoir constituer l'une des clés du réempaysannement.

À ceci se sont ajoutés des questionnements portant sur le **réempaysannement des pratiques artistiques et culturelles**. Par le **travail du symbolique**, les dynamiques et récits artistiques - dans un même mouvement consistant à s'interroger à la fois sur les processus et les contenus - participeraient d'une **stratégie offensive de revalorisation des formes et cultures paysannes**.

À cet égard, la Fabrique du Viala, par la mise en place d'un modèle paysan dans son mode de production artistique (vivre sur son lieu de travail, s'ancrer dans un milieu, créer, bricoler et construire des décors...), esquisse ce que pourraient être les **formes et expressions symboliques** à mettre en œuvre dans les pratiques artistiques, culturelles et collectives.





3. Faire autrement selon d'autres modèles de gestion, d'institutions, de délégations

Le dernier point évoqué lors de la discussion est **l'importance précisément des lieux, des collectifs, et des modes de gestion**. Sortir des représentations dominantes revient aussi à réfléchir à **d'autres formes de faire société, moins institutionnalo-centrées** (Guillaume Faburel). Cette réflexion s'est articulée autour de la présentation de modèles alternatifs de gestion de propriété et de l'entrelacement des initiatives locales associatives privées et des services publics locaux ou centralisés. Le modèle de gestion de la société civile des terres du Larzac a ainsi été présenté, questionné dans ce qu'il permet de **couper avec le système capitalistique de la propriété**, favorisant la **transmission de savoirs et de terres**, en permettant à la fois la mise en place d'un **nouveau système de valeurs foncières** (valeur d'usage) et d'**empêcher en partie la confiscation de terres** au profit de résidences secondaires (Justine Wojtyniak).

Outre cette gestion particulière alternative de la propriété ont été soulevés à la fois les enjeux d'une dépendance aux subventions étatiques, notamment au sein des milieux artistiques, et ce qu'elle crée de stratégies de résistance et de création d'alternatives (Valérie Renaud), mais aussi **le rôle des structures associatives comme supplément, si ce n'est de substitut, des institutions** (dont la place, le poids et l'importance n'ont alors pas été partagés par tous). Ce rôle est à la fois décrit comme relai parallèle des collectivités locales aux moyens réduits (Véronique Nunge) et **accélérateur de liens en milieu rural, foyer d'alternatives écologiques et de remise en collectif**. Dans ce registre, le réseau des foyers ruraux de Lozère a été abordé (Irène Delaporte).

De ces premiers échanges ont principalement été soulevées les nécessités de **faire autrement et ailleurs**, ainsi que les conditions de réalisation de ces faires alternatifs : **repenser les schèmes de domination intériorisés et les rapports asymétriques** entre métropoles et ruralités d'une part et repenser plus profondément les **modalités de vie** de l'autre, ce qui implique nécessaires **réapprentissages, ralentissements et re-connaissance de rythmes et temporalités différents, dictés par les cultures paysannes**. À ce titre, les enjeux artistiques et culturels ont aussi été questionnés dans leur capacité à participer d'un faire autrement. Précisément parce que polysémiques et polymorphes, ils ouvriraient à d'autres modèles, dissidents, qui ne seraient plus ceux de cultures hégémoniques, métropolitaines et institutionnelles. Ici, **l'importance des sphères associatives dans la remise en lien, dans un faire collectif pour faire alternatif, au sein des territoires** a été soulevée.



ATELIER BOULE DE NEIGE : REPOLITISATION DES COMMUNS PAR L'APPORT DES CULTURES PAYSANNES AUX DESSEINS DE SUBSISTANCE, DE RECONNAISSANCE, DE PUISSANCE

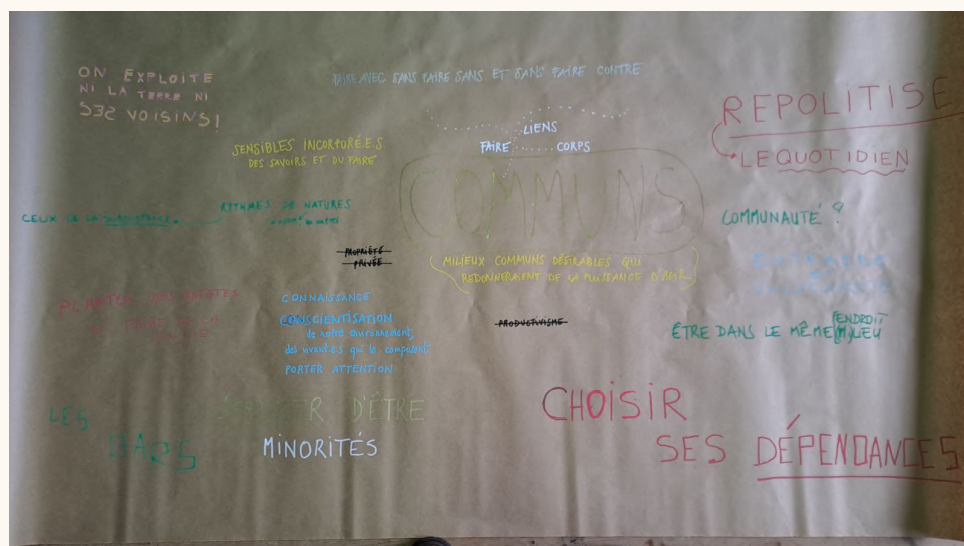
Intervenants : ensemble des participants, animé par Barbara Métais-Chastanier

La repolitisation des communs par l'apport des cultures paysannes aux desseins de subsistance, de reconnaissance (des minorités par exemple), de puissance incarne la nécessité d'une **nouvelle ontologie relationnelle** considérant dichotomies d'entrée (ex : entités naturelles et dispositifs techniques), dualités (spatiales notamment, centres / périphéries par exemple) et dominations en découlant.

1. Milieux communs : repolitiser le quotidien par la subsistance et les corps (groupe 1)

La **question des communs** a été placée au cœur de la réflexion de ce groupe réunissant 12 personnes, dont la moitié habitant en Lozère. Il ne s'est pas agi de traiter des communs un à un, en les objectualisant tour à tour et donc en en faisant préalablement l'inventaire, mais avant tout de penser leur pouvoir de **faire comme-un**. Et ici, ce sont les milieux qui sont apparus comme pouvant assembler, rassembler, par différents attributs.

Tout d'abord, **les milieux** doivent susciter désir, redevenir désirables, et ce en vertu de la puissance procurée, des capacités retrouvées. Et, ces possibilités auraient pour fondement singulier de puiser et d'être étalonnées sur des expériences sensibles, celles des **savoirs** et du faire, du faire avec (donc sans faire sans et sans faire contre), pour **faire lien** et sans doute **plus encore corps**. **Les milieux communs sont donc d'abord des milieux incorporés.**





Cependant, une orientation est dès lors donnée : le milieu est particulièrement appréhendé comme relationalité, considérant que si tout fait milieu (animaux, végétaux, minéraux), même parfois de manière hostile, **les milieux sont ceux d'affinités et d'héritages, de passages par le mouvement mais aussi d'ancrages en étant dedans, en étant du dedans** (« des personnes vont, viennent et restent »). Tout cela pour alors **vivre des amitiés dans et par la multiplicité, éprouver de la joie par le multiple et la diversité.**

C'est alors que la multitude du multiple met en lumière le **deuxième volet mobile du triptyque : les minorités.**

Après l'énoncé de la diversité des personnes minorisées que les milieux pourraient accueillir du fait de leur relationalité (femmes et LGBTQIA+, personnes racisées et réfugiées, enfants et vieillards, les personnes handicapées et les vivants non domestiqués), des axes d'intégration sont privilégiés, qu'il s'agisse de la **fabrication d'espaces de rencontre pour l'intersectionnalité**, ou de **travailler à la prise de conscience des dominations par l'accroissement de la politisation des rapports d'exploitation.**

C'est alors que **le troisième et dernier plan du triptyque, celui des cultures paysannes,** trouve à se déployer. Visiblement central dans la réinvention des milieux, ce plan est relié (porosité) aux dits **milieux comme relationalité et espaces de rencontre entre minorités par ses capacités d'accueil et de subsistance comme motivation première des cultures paysannes, faisant partage et entraide, savoir-faire et transmission, créativité et arts de la proximité** : paysan-boulangier, paysanne-musicienne. Toutefois, s'il existe bien un impensé historique dans les capacités des mondes paysans à accueillir, elles ne sauraient être une condition hypothétique et utopique de ces milieux. Au contraire, celles-ci s'inscrivent bien dans **l'histoire longue d'une relationalité singulière en milieu rural**, dans lequel l'accueil des minorités et les expériences et savoirs de la terre trouvent à se rencontrer.

Ici, **reliées à la terre et aux saisons, donc vivantes, les cultures paysannes font échanges et transmission**, le tout par nécessité, **celle d'un apport non conventionnel au commun, depuis le folklore (et ses traditions fantasmées)... jusqu'à la débrouillardise.** Voilà ce que à défendre par quelques « Lucky Luttes ».





RETOURS EN PLÉNIÈRE : DU PROCESSUS À LA PROGRESSIVE MISE EN POLITIQUE

Intervenants : ensemble des participants, animé par Barbara Métais-Chastanier et Saul Pandelakis

Ce moment a été celui d'un temps de retour sur les dispositifs mis en place et l'expérience de gestion collective lors des 3 journées. Pour rappel, 4 ateliers ont été proposés, complétés par d'autres activités collectives (Marche silencieuse guidée ; Pétromasculinités, par Michaël Hallouin ; lecture de textes, par Justine Wojtyniak...) impliquant différents modes d'expression et de restitution : prises de parole écrite, expérimentations théâtrales, maquettes plastiques et dessins, posters...

Outre les pistes d'amélioration envisagées, il s'est agi de comprendre et d'exprimer ce qui a été engagé intellectuellement, émotionnellement, sensiblement, et rendre compte de ce qui a été, ou non, collectivement tiré. Il en ressort principalement :



1. De l'importance de la mise en mouvement

En tant que **processus et terrain d'expérimentation**, la capacité des ateliers à mettre en mouvement est l'un des premiers intérêts soulignés. Le besoin de faire, de construire et d'explorer en premier lieu a été le moyen pour certains de parvenir à penser et éclaircir les réflexions suscitées par les thématiques proposées. Sans nécessairement faire consensus, naviguer dans le flou et l'incertain de la démarche processuelle a pu permettre de laisser place aux **ressentis**, au **sensible**, qu'une explicitation préalable aurait pu empêcher. Si l'absence d'un « dispositif intellectuel » (Mickaël Hallouin) précédant les ateliers a parfois été regretté pour penser leurs finalités, elle a aussi été envisagée comme une possibilité d'apprendre à « **construire ensemble** » (Claire Perraudau) à l'aune des difficultés de compréhension et d'accord parfois exprimées. En revanche, le temps accordé aux ateliers (2h) a pu sembler trop



court pour réellement former un mouvement collectif. Si elles n'ont pas toujours accouché de réponses clés en main aux questions d'entrées, les activités collectives auraient été pour certains le moyen de multiplier les questionnements et **d'enrichir et développer une sensibilité** (par la marche silencieuse guidée ou la marche lente proposée par Michaël Hallouin).

Toutefois, l'absence d'un temps de restitution collective claire, d'une mise en mots de ces différentes expérimentations a soulevé plusieurs questions : **comment rendre compte, de façon intelligible, de ces ressentis ? Qu'est-ce que chacun a pu, collectivement, retirer des ateliers proposés ?**

2. Comment engager une mise en politique ?

La **dimension politique** des ateliers et leurs modalités a également été interrogée, en questionnant leurs **débouchés** et **horizons**. Si écrire et penser leurs **finalités** a pu susciter la crainte d'immobiliser des questionnements qui se doivent d'être toujours en mouvement, cette démarche permet néanmoins de penser ce que serait le prochain « **point d'étape** » (Jeanne Carisey). Comment parvenir à « **essaïmer** » (Mathilde Aubineau) ? Si les temporalités dans lesquelles prennent place les actions envisagées sont restées absentes des débats, les modalités de ce qui constituerait une mise en politique ont été discutées :

- ➔ **L'intellectualisation, par la mise en concepts et en mots**, des processus d'expérimentations que représentent les ateliers. Si la place du langage a effectivement été questionnée, par les rapports d'autorité qu'il peut instaurer et en ce qu'il ne peut être envisagé comme seul mode d'expression et d'alliance pertinent, la mise en mots ouvre à une **structuration collective autour de thématiques et messages communs à délivrer**. À cet égard a été regretté par certains l'absence de retours, d'un temps de restitution et de réflexions, individuelles puis collectives, pour prolonger la pensée à la suite de chaque atelier.



- ➔ Par l'interrogation de nos manières de faire et l'exploration d'alternatives, l'expérience de gestion collective constituerait à elle seule une façon de faire politique selon des « **modalités contre-hégémoniques** » (Barbara Métais-Chastanier), constituant dès lors une forme de « **quotidienneté politique** » (Barbara Métais-Chastanier). Sans être thématisé, le **travail du symbolique** mené au cours des 3 jours (réalisation de fresques par Saul Pandelakis, compositions musicales et phonographies de Sarah Métais-Chastanier et Guillaume Vannier notamment) aurait ainsi permis de travailler de l'intérieur la dimension politique des expérimentations.



Sur cette base double, plusieurs questions relatives à la **réception**, la **diffusion** et la **restitution** des expériences menées ont été posées : à qui nous adressons-nous ? Qui souhaitons-nous embarquer ? Par quels moyens rendre compte des expériences et des compréhensions tirées ?

3. Penser collectivement les modes d'expression et de transmission

Le troisième point esquissé a donc été celui de la **transmission et restitution des contenus** produits lors de l'événement. Certains des matériaux conçus lors des ateliers ont suscité des interrogations quant à leur lisibilité et accessibilité à des publics extérieurs, rappelant qu'**il ne s'agit pas simplement d'exposer pour rendre intelligible**. À ce titre, un point de vigilance a d'ailleurs été soulevé : les modalités et mediums des différentes activités collectives ne sont pas nécessairement susceptibles d'être reçus par tout type de publics. Les participants regroupant majoritairement des collectifs d'artistes et des universitaires (enseignants-chercheurs, doctorants, étudiants...), il s'agit dès lors de penser les autres destinataires des productions proposées. Quels seraient les modes d'expression pour rejoindre l'autre ? Comment ouvrir et élargir les contenus et réflexions dégagées pour assembler, structurer ?

